

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



C'est encore des toilettes de bal que nous allons parler aujourd'hui. Car à cette époque de l'année, les modes de ville sont à peu près stationnaires : la fatigue des bals et des soirées auxquelles

elles assistent journallement ne laisse guère aux dames le temps de se montrer au dehors. Ce n'est donc que parmi les toilettes de bal et de salon que nous pouvons glaner les éléments de notre bulletin de mode.

Parmi celles que nous avons remarqué chez nos célèbres couturières, nous citons quelques robes qui figuraient ces jours derniers dans les salons de madame *Thierry*.

Une robe en tulle rose, à deux jupes; chaque jupe terminée par trois ruches de tulle bordées de blonde et relevées sur le côté, la première par cinq traines de volubilis, la deuxième par quatre. Le corsage à bretelles en bouillonné de

tulle et blonde, au milieu desquels courait une légère guirlande de volubilis. Cela est d'une élégance, d'un vapoureux indescriptibles.

Une robe en tulle lilas à deux tons. Cette robe est à trois jupes relevées par des branches de lilas blanc. Le corsage, garni de blonde et de bouillonnés de tulle, est orné sur chaque épaule d'une agrafe de lilas blanc. Sur le devant du corsage une autre agrafe de lilas blanc retombant gracieusement sur la jupe.

C'est aussi chez madame *Thierry* que nous avons vu la délicieuse toilette portée par mademoiselle *Fix* au bal des artistes dramatiques. Cette robe était en tulle blanc; la première jupe était ornée d'un haut bouillonné de tulle au-dessus duquel s'étagaient cinq petites jupes doubles relevées par des boutons de rose du roi. Le corsage était enrichi de bretelles en tulle bouillonné, capitonné de boutons de rose. Un petit bouquet de boutons de roses était posé très haut sur le côté du corsage. Cette toilette et celle qui la portait ont été très admirées, et puisque nous parlons de mademoiselle *Fix*, rappelons que les deux plus jolis costumes que cette jeune et charmante actrice porte dans la *Czarine*, la toilette de cour et la toilette d'intérieur, ont été exécutées par madame *Thierry*. Cette célèbre couturière, voisine de la Comédie Française, habille plusieurs des jeunes et jolies pensionnaires de ce théâtre. Grâce aux indications de madame *Ladrague*, qui vient de re-

noncer à la magnifique clientèle qu'elle avait en Russie pour s'associer à madame *Thierry*, grâce aux indications, disons-nous, de madame *Ladrague*, les costumes de ma demoiselle *Fix* sont de la plus grande exactitude et copiés sur ceux mêmes qui se portent à la cour de Russie.

Nous avons vu chez *Lhopiteau* deux ravissantes robes destinées à la princesse M..., et dont on lira sans doute avec plaisir la description.

La première était en lampas bleu-ciel broché argent. La jupe s'ouvrait de chaque côté sur un fond de taffetas blanc, recouvert de bouillonnés de tulle blanc, entre lesquels étaient jetées de mignonnes traînes en feuillage bleu et argent; de chaque côté des bouillonnés, qu'elle semblait encadrer, était posée une haute blonde retenue de distance en distance par un nœud de ruban bleu-ciel lamé d'argent. Le corsage décolleté, faisant la pointe devant, était enrichi d'une draperie en tulle blanc bouillonné, terminé par une haute blonde. Sur le milieu de cette draperie s'épanouissait un flot de rubans plus étroits que ceux de la jupe. La manche, très courte, était recouverte d'un bouillonné en tulle, d'où s'échappait une garniture de blonde.

La deuxième robe était en taffetas ciel à larges rayures blanches brochées pompadour. Cette robe très simple, à jupe unie, offrait un rare cachet de nouveauté, grâce à l'ornement du corsage, qui était décolleté et orné d'une berthe formant résille en marabouts. Cette résille, qui rappelait toutes les nuances des fleurs brochées sur les rayures blanches de l'étoffe, finissait par des glands en marabouts bleus et blancs alternés. Une résille semblable était posée au bas de la taille et formait basquine. Les manches très courtes, composées d'un double bouillonné terminé par une petite dentelle. Cette robe respirait dans sa simplicité une grâce et une distinction parfaites.

A cet envoi étaient joints plusieurs corsets sans goussets de *Sophie Dumoulin*, si bien appréciés des dames. Un surtout en moire blanche a fixé notre attention tant par son élégance que par le fini de son travail.

En général, on fait beaucoup de robes de bal à corsages drapés. Cette mode sied admirablement aux femmes minces et élancées. Les corsages à berthe et à bretelles continuent aussi à être très goûtés. On porte beaucoup de gazes brochées en soie blanche d'un effet délicieux. Ce tissu se fait en toute nuance, mais le blanc, le rose et le lilas sont celles qui prédominent cet hiver. Quantité de robes sont à trois jupes relevées par des traînes de fleurs;

cela est d'une grâce, d'une légèreté, d'un vaporeux indescritibles. Madame *Tilman* excelle dans ce genre d'ornements, composé de fleurs et de feuillages nuancés, ou de fleurs et de feuilles d'eau. Les robes ornés de bouillonnés offrent souvent sur ces bouillonnés un semis de fleurettes ou de mignonnes branches de fleurs.

Quoique la forme des chapeaux ne se modifie guère et que le chapeau *tendu* conserve la vogue dont il jouissait, nous remarquons à chaque visite que nous faisons dans les salons de madame *Plé-Horain* quelque gracieuse nouveauté.

C'est d'abord un chapeau en crêpe lilas, orné d'une traverse croisée en taffetas nouant. Un beau bouquet de têtes de plumes blanches et lilas est posé presque au bord de la passe, à laquelle est cousue une riche blonde formant demi-voilette relevée en fanchon. Dessous, roses de haies mélangées de blonde. Ce chapeau est charmant pour toilette de spectacle.

Un autre chapeau, pour jeune fille, est en taffetas blanc, recouvert de tulle esprit, formant de légers plis retenus par une touffe de boutons de rose, posée très bas presque à la naissance du bavolet; de l'autre côté, placé au contraire un peu haut et presque au bord de la passe, un agrément formé d'un beau nœud de rubans blancs. Dessous, boutons de roses mélangées de blonde. Rien de plus frais, de plus gracieux, de plus élégant.

Quoique, et peut-être même parce que les coiffures cache-peigne sont généralement adoptées, madame *Plé-Horain* ne fait presque plus de coiffures de ce genre, et c'est là le grand mérite d'une modiste habile de créer de nouveaux modèles de coiffure; car son élégante clientèle ne vient pas chez elle chercher la coiffure de tout le monde. Aussi madame *Plé-Horain*, par une disposition toute nouvelle, fait-elle un grand nombre de ses coiffures en touffes sur les côtés, reliés assez fréquemment par une traverse de fleurs, de rubans, ou une torsade de velours posée à la naissance des bandeaux. Ces coiffures dégagent complètement le derrière de la tête et laissent apercevoir le peigne et la torsade en cheveux qui forme le chignon.

Pour toilettes sérieuses, madame *Plé-Horain* fait beaucoup de coiffures composées d'une barbe de blonde ou de dentelle mélangée de plumes ou de fleurs. Ce genre sied parfaitement aux personnes qui ne dansent pas; il est aussi de très bon goût pour toilette de spectacle. On l'accompagne souvent d'attaches en pierreries ou en brillants, qui se fixent de chaque côté et scintillent au milieu des fleurs.

Madame *Plé-Horain* prépare pour la saison prochaine une merveilleuse surprise. C'est une nouveauté formant à la fois tissu et dentelle d'une exquise légèreté. Nous prédisons dès aujourd'hui un grand succès à ces chapeaux, que nous décrirons bientôt plus longuement.

Rien de nouveau en fait de lingerie, si ce n'est que la vogue des corsages blancs brodés ou en dentelle se soutient cet hiver. Nous avons vu quelques corsages en dentelle noire.

Les cols *broches* sont l'accompagnement obligé des robes à corsage montant. Nous avons remarqué des charmants dans le salon de lingerie de la maison *Lhopiteau*, où nous avons aussi observé une grande variété de fichus, de berthes en guipure ou en dentelle pour toilettes de dîner, de spectacle ou de concert. Ce genre de lingerie est fort à la mode pour la saison. Ces fichus et ces berthes vont à ravir avec une robe ouverte ou décolletée. Nous citerons le fichu *Maintenon*, formant pèlerine, à pointe devant, accompagné d'une basquine détachée. Ce fichu se fait en tulle garni d'un double volant de dentelle. A la tête du volant qui orne le fichu et la basquine est placé un plissé de ruban. Le devant est orné d'un beau nœud de ruban.

Pour toilette du matin, madame *Lhopiteau* fait de petits cols brodés rappelant les cols cavaliers, mais plus petits. Ils s'attachent également par trois petites branches doubles avec chaînettes. Les manchettes, qui sont assorties, s'attachent aussi de la même façon.

L'hiver, qui est le moment des bals, est aussi le triomphe des mouchoirs de *Chapron*. Les mouchoirs brodés garnis de hautes dentelles avec le chiffre ou les armoiries merveilleusement travaillées sont accueillis dans le grand monde avec une faveur toute particulière; car *Chapron* est à bon droit le fournisseur de tout ce que Paris, la France et l'étranger comptent d'élégant et de distingué.

Les intempéries de la saison rendent plus nécessaire que jamais l'emploi des cosmétiques amis de la peau. A ce titre il faut recommander aux dames le savon au suc de laitue de *Legrand*, parfumeur de S. M. l'empereur. C'est encore à *Legrand* qu'il faut s'adresser pour combattre et prévenir la chute des cheveux. Sa mélusine au quinquina est en pareil cas une panacée infaillible. Quant à ses sachets brodés et parfumés, destinés à renfermer les gants et les mouchoirs, on ne saurait rien voir de plus gracieux, de plus riche et de plus coquet.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 422

TOILETTE DE BAL. — Coiffure en cheveux relevés bouffants, ornés, derrière, d'une couronne en fleurs de laurier avec feuillages longs et tombants.

Robe en taffetas et en tulle ornée de baguettes en satin et de touffes de fleurs de laurier avec feuillage tombant.

Le corsage est orné d'une petite berthe en taffetas de 42 centimètres, soutenant une berthe plus grande en tulle, au bas de laquelle sont espacées cinq baguettes rondes en relief en satin. Trois groupes en fleurs ornent cette berthe.

Le corsage est en pointe devant, busqué derrière.

Sur la robe de taffetas sont étagées trois jupes de tulle, terminées chacune par sept baguettes.

Tout autour, et sur les deux jupes du bas, sont des groupes de fleurs.

TOILETTE DEMI-PARÉE. — *Petit deuil.*

Cheveux ondulés bouffants, rejetés en ar-

rière et noués sous un bandeau de velours noir brodé de jais, avec un nœud tout en jais à aiguillettes tombant sur la nuque.

Robe en moire antique ornée de nœuds en jais et de bouillons de tulle noir.

Corsage basquine, ajusté-ouvert, carré devant. La basquine forme des *plis-godets*: un sur chaque hanche, deux derrière, sous les coutures du dos.

Manches courtes, justes, terminées par un volant à plis-godets. Tout le bord de la basquine est garni de petits nœuds en jais. Un nœud garnit la manche, et il y a un nœud aussi sur la naissance du pli de la basquine.

La jupe est garnie de cinq rangs de tulle bouillonné qui sont retenus de distance en distance par des nœuds en jais. Guimpe en dentelle.

Sous-manches en tulle noir, terminées par un bouillon de tulle blanc avec une garniture en dentelle.

Ces deux toilettes ont été exécutées par mademoiselle *Pauline Contère*.

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

Pendant ce débat, l'attitude de Marie était devenue plus embarrassée que jamais. Bien que la jeune fille fût assez candide encore pour ne pas avoir saisi complètement le sens des paroles échangées, elle avait bien compris pourtant qu'il s'agissait d'elle, et que son avenir, son bonheur étaient en ce moment en question. En fille sage, elle avait donc baissé les yeux vers son assiette, et elle attendait silencieuse la fin de ce fâcheux épisode.

Heureusement, M. Villeneuve venait de déboucher un vieux flacon de vin de Volnay, son vin favori, et il était fort occupé à le faire déguster à ses convives, ce qui l'empêcha de riposter à la dernière attaque dirigée contre lui par sa femme. Mais madame Villeneuve avait l'humeur plus guerroyante que son mari, et une fois en verve batailleuse, elle ne croyait pas devoir lâcher pied qu'elle n'eût emporté toutes les positions. Sûre qu'elle se croyait de connaître à fond le cœur de sa fille et de pouvoir disposer de ses sentiments à son gré en faveur de Matthieu, elle ne tarda pas à remettre sur le tapis la question des portraits.

— Il paraît, dit-elle, que vous avez retouché le portrait de Marie, monsieur Valdroche.

— Dites plutôt qu'il l'a refait entièrement, observa le vieil employé. Est-ce que vous ne voyez pas quelle vigueur il a maintenant, et comme il ressemble, et quelle grâce il a dans la pose, quel charme dans l'ensemble de la physionomie !

Madame Villeneuve ne pouvait nier absolument ces qualités. Elle se contenta de dire :

— Hum, hum, nous verrons bien tout à l'heure lequel des deux est le préféré.

— Ces deux portraits sont conçus dans des manières différentes, reprit l'employé, jaloux d'établir la paix et de préparer le terrain pour adoucir la chute imminente de l'un des deux antagonistes. L'un et l'autre ont leur mérite, et pour préférer l'un, ce n'est pas à dire pour

cela que l'autre ait une moindre valeur à nos yeux.

— Il est certain, dit Valdroche, que j'ai vu peu de portraits mieux faits que celui de mon ami Matthieu. C'est d'une perfection à désespérer le pinceau le plus délicat. On peut ne pas aimer ce style, mais il est impossible de nier son mérite.

Valdroche s'attendait, de la part de Matthieu, à une riposte en l'honneur de son œuvre, et comptait renouveler ainsi à son profit la première partie de la fameuse scène de Trissotin et Vadius, sauf à compléter plus tard la parodie. Mais Matthieu, absorbé dans sa mélancolie, n'ouvrit pas la bouche et ne parut même pas avoir entendu les paroles de son camarade; ce que, voyant Valdroche, pour ne pas perdre tout le fruit de l'éloge qu'il venait de faire, ajouta :

— J'ai tort, peut-être, de tant louer les œuvres de mon ami; mais que voulez-vous? je suis ainsi fait, moi, que mes sentiments éclatent en dépit de mon ambition. Le cœur, chez moi, a toujours compromis l'intérêt. Et vous, Matthieu, avez-vous aussi ce travers ?

Interpellé nominativement, Matthieu releva la tête et jeta sur Valdroche un regard méfiant.

— Moi, répondit-il, je dis toujours ce que je pense et ce que je crois être la vérité.

— Qu'est-ce donc que vous croyez être la vérité sur mon portrait de mademoiselle Marie, demanda Valdroche avec un accent trop mielleux pour n'être pas celui d'un homme piqué.

— Je ne l'ai pas trop bien examiné encore, et à la lumière...

— Vous craignez qu'il ne perde de son effet ?

— Je crains, au contraire, qu'il ne me fasse une trop grande illusion, et que je vous paraisse trop prévenu pour ne pas tomber dans l'exagération.

Ces courtoises paroles confondirent un moment Valdroche et valurent à Matthieu un re-

gard de remerciement de la part de la jeune fille, Il se sentit dans une bonne voie, et, se levant pour examiner le tableau de plus près, il continua :

— Votre portrait, Valdroche, et nous nous entendrons parfaitement sur ce chapitre, ne reproduit ni le charme indéfinissable de l'original, ni la pureté exquise de ses traits, ni la sublimé expression de ses yeux bleus.

— D'accord, murmura Valdroche, qui trouvait ce début un peu moins élogieux qu'il ne s'y attendait.

— En second lieu, vous ne pouvez refuser d'admettre avec moi que ce front de sainte auquel il ne manque plus que l'auréole, a pris chez vous un caractère passionné qui convient à la plus belle des filles de la terre, mais ne saurait être celui d'une fille du ciel.

— Soit, fit l'artiste en frisant sa moustache comme un homme qui s'impatiente.

— Enfin il n'est pas possible à la peinture de reproduire, même approximativement, cette transparence de la chair, cette nuance délicate et suave où le bleu tendre des veines se fond dans la teinte rosée de la peau, où l'azur se mêle au carmin. Mais tout impuissant que soit notre art, il peut encore exprimer, sinon ces finesses inexprimables, du moins ces méplats du visage, ces reflets lumineux dans les ombres que nous appelons le clair-obscur, il peut saisir ces habitudes des muscles qui constituent la physionomie, cette tension des traits qui donne le caractère, ce tour tantôt enjoué et tantôt rêveur que prend la bouche qui est comme l'interprète le plus subtil et le plus sûr des mouvements du cœur; il peut enfin, mais dans une certaine mesure seulement, reproduire cette limpidité charmante du regard et cette moiteur dont le globe de l'œil s'enveloppe comme d'un voile diaphane pour mieux faire deviner ce qu'il cache à demi.

— Et vous pensez que toutes ces difficultés presque insaisissables, je suis loin de les avoir vaincues? interrompit Valdroche avec humeur.

— Je ne pense rien de semblable, reprit Matthieu, du ton calme et ferme qu'il avait eu dès le commencement de son discours. Je crois, au contraire, que si l'un de nous a rendu avec

bonheur quelques-uns de ces traits délicats du visage qui font le désespoir des plus grands peintres, c'est vous, mon cher Valdroche.

— Cela vous plaît à dire, fit celui-ci négligemment : j'ai pu çà et là avoir quelques bonheurs de palette, mais pour le dessin, il faut bien vous accorder la palme.

— Votre dessin n'est pas mauvais, poursuivait imperturbablement Matthieu, non que j'excuse ce défaut de parallélisme entre l'axe des yeux et celui de la bouche, non que je ne tienne pas compte de ce manque de symétrie dans les ailes du nez et que je ne trouve ce menton péniblement soudé à la joue. Peut-être voudrais-je aussi plus de sûreté dans l'attache du cou; la tête n'est pas bien perpendiculaire sur les épaules, enfin cette main est très évidemment négligée, et sans doute le temps vous a manqué pour la mieux finir.

Valdroche se mordait les lèvres, parce qu'il sentait bien que toutes les critiques de Matthieu étaient fondées.

— Et la couleur? demanda-t-il.

— Je ferai des observations analogues sur la couleur. Pourquoi plaquer ainsi le carmin sur les joues au lieu de le fonder dans la pâte?

— Mais cela est d'une brosse meilleure et plus solide.

— Procédés que cela! Où voyez-vous dans la nature des couches ainsi juxtaposées? Vous noyez le contour, parce que, dans la nature la ligne nette et précise n'existe pas; est-ce que par hasard elle existerait davantage entre les diverses nuances d'une même surface? Et ces glacis dont vous abusez dans les ombres! Je sais bien que Rubens, notre maître à tous, en faisait grand usage, mais son exemple est-il bon à suivre lorsque l'on n'a pas toutes ses autres qualités à y ajouter? Les glacis ne doivent être employés que par exception, dans les ombres ou dans les teintes foncées qui veulent une grande transparence; partout ailleurs, il vaut mieux peindre dans la pâte. Si vous aviez traité ainsi le contour de votre visage, il eût acquis une bien autre valeur et une plus grande solidité. Telles qu'elles sont, vos ombres portées du menton et de l'oreille sonnent le creux. Croyez-moi, ces subtilités de brosse dont on se sert aujourd'hui ne donnent que de pauvres

résultats et compensent peu le temps que l'on gagne à les employer.

Valdroche dansait tantôt sur un pied, tantôt sur un autre ; il était sur les épines. Matthieu poursuivit sans se déconcerter :

— On pourrait reprocher encore à votre tableau l'épaisseur de ces empâtements. Pourquoi faire ainsi des saillies sur la toile et remplacer en quelque façon la peinture par un bas-relief ? Sous prétexte que Rembrandt a quelquefois entassé couleur sur couleur et atteint par ses empâtements à des effets prodigieux, tous ceux qui ont la prétention de se rattacher à son école s'imaginent que ses qualités tiennent à ces montagnes de couleur, et ils imitent le défaut croyant reproduire les beautés. Vous êtes un peu de ceux-là, Valdroche. Ainsi, ces rugosités que je remarque sur cette joue, cette épaisseur qui fait ombre au milieu du front, ne donnent pas plus d'accent à votre tête, et elles ont au moins le tort d'être inutiles. Si vous vous approchez, vous les voyez se détacher de la toile et former des sillons qui peuvent sans beaucoup d'efforts être pris pour des rides. Assurément ce n'est pas là l'effet que vous avez voulu produire.

— Mais la peinture est faite pour être vue à distance, fit observer Valdroche.

— A distance et de près. Il faut que de loin l'effet soit juste, qu'il ait toute sa valeur, et il faut qu'il ne la perde pas lorsque l'œil s'approche ; il faut qu'il conserve sa netteté, sa justesse, sa précision ou bien vous n'avez fait qu'un trompe-l'œil.

— Et croyez-vous que ce double résultat soit possible ?

— Il est difficile, mais il n'est pas impossible ; les plus grands peintres nous l'ont prouvé.

— Ah ! ah ! fit madame Villeneuve d'un air triomphant, voilà ce qui s'appelle raisonner sur les arts. Qu'en dites-vous, monsieur Valdroche ?

— Bast ! je dis qu'il y a loin de la théorie à la pratique et que l'on voit des hommes qui paraissent raisonner très bien et qui, le pinceau à la main, ne font que de l'eau claire.

— Ce n'est pas pour M. Matthieu que vous pouvez dire cela, riposta la mère de Marie, car

vous venez vous-même de faire tout à l'heure l'éloge de son portrait.

— Oh ! certainement, cette peinture a beaucoup de qualités pour ceux qui l'aiment. Elle est sage, rangée, honnête, incapable de faire du chagrin à personne. Elle se conduit en fille réservée qui porte haut ses collerettes et dissimule sous le bonnet de mousseline la splendeur de ses cheveux ; elle vit en anachorète, sans faire parler d'elle, sans exciter les passions, sans tourmenter les âmes. Bref, elle mériterait le prix Monthyon si l'on donnait le prix Monthyon à la peinture. Pour moi ces vertus froides qui vont doucement par des chemins tirés au cordeau m'inspirent peu de sympathie ; je les regarde passer sans émotion et ne m'accrocherai jamais à leur jupon. Je veux la nature avec ses défauts, avec ce que les raffinés appellent ses laideurs, comme s'il y avait quelque chose de laid dans la nature ! Je veux l'homme contourné, parce que l'homme est généralement mal bâti, je veux que la femme ait les genoux en dedans parce qu'elle est le plus souvent ainsi et que la nature ne nous offre pas de type parfaitement beau ; je veux qu'on ne lui prête pas une perfection conventionnelle et que l'on n'a jamais vue nulle part ; je veux que l'on copie fidèlement, sans chercher midi à quatorze heures pour imaginer un idéal qui n'existe pas, et créer des figures sans haleine et sans vigueur sur lesquelles on n'oserait pas souffler de peur qu'elles ne s'évanouissent. Un vrai peintre prend la nature seulement pour guide et ne s'amuse pas, pour complaire aux maîtres et s'enfermer dans la règle, à la dépouiller de tout ce qui lui donne son cachet de vérité et d'énergie. Quand je prends un modèle, je le peins tel qu'il est et ne gâte pas mon huile à corriger ses prétendus défauts ; surtout je lui défends de se laver ; la crasse est dans la nature, la peinture doit la reproduire.

— Comme tout cela est vrai ! s'écria M. Villeneuve avec l'accent d'un homme convaincu. Certes, vous ne pouvez nier, M. Matthieu, que Valdroche ne soit dans le vrai jusqu'au cou.

— Ce vrai-là est assez malpropre, fit observer la femme avec une moue qui pouvait

passer pour une grimace, et je n'envie pas la proposition de M. Valdroche.

— Que voulez-vous ? dit Matthieu, répondant à l'apostrophe de M. Villeneuve, Valdroche et moi nous pourrions discuter des années sans nous entendre davantage. Nous partons de deux points différents. Il veut que la peinture, abdiquant toute intelligence créatrice, se borne à imiter, sans choix et au hasard, tout ce que la nature lui jette sous les yeux, et fait consister tout le talent de l'artiste dans la reproduction de la réalité matérielle ; je crois, au contraire, que le peintre a une mission plus noble, un but plus élevé à atteindre ; qu'il doit choisir, comparer et embellir en vue d'un effet moral à produire bien plutôt que d'un effet matériel ; je crois enfin que la vérité marche d'un pas plus libre et plus dégagé des entraves que le réalisme prétend lui imposer ; que le beau est toujours vrai, parce qu'il est l'essence épurée, le parfum subtil, le rayonnement même de la vérité. Le faux, c'est la crasse, car elle est l'exception ; le vrai, c'est cette belle figure que l'antiquité montrait sortant du puits toute resplendissante de pureté et de blancheur.

— Bien riposté, dit madame Villeneuve, qui semblait prendre un malin plaisir à exciter les antagonistes. Que trouvez-vous à dire à cela, monsieur Valdroche ?

— Je suis de l'avis de Matthieu, en ce point que nous ne pourrions jamais nous entendre, et qu'il est inutile, par conséquent, de discuter davantage. Que mademoiselle fasse un choix parmi ces deux portraits, et la cause me paraîtra jugée en dernier ressort.

— Allons, Marie, dit la mère, vous entendez ce que disent ces messieurs : lequel des deux portraits vous plaît davantage ?

— Faites bien attention, ma fille, s'empressa d'ajouter le père, la vie, la chaleur, le mouvement, sont des qualités essentielles dans la peinture.

— Vous n'avez ni rides sur le front, ajouta la mère, ni rouge plaqué sur les joues ; vos cheveux sont bien peignés et vos yeux ne sont pas enfoncés dans votre tête.

Ce langage était adroit et pouvait avoir de l'influence sur l'esprit d'une jeune fille. Matthieu et Valdroche en employaient un autre qui

n'était peut-être pas moins éloquent. Matthieu regardait la jeune fille avec des yeux suppliants et se tenait timidement à l'écart, Valdroche, au contraire, se pencha adroitement vers elle et, sans être entendu de ses voisins, il lui glissa ces mots à l'oreille :

— Vous avez ma vie entre vos mains.

La jeune fille frissonna et baissa les yeux. Valdroche se réjouit au fond du cœur et pensa avoir produit un grand effet.

Un dernier appel de madame Villeneuve à sa fille contraignit celle-ci à sortir du silence dans lequel elle s'était réfugiée.

— Répondez, Marie, dit la mère, pour lequel [des deux portraits vous sentez-vous le plus de goût ?

— Il m'est très difficile de vous répondre, maman ; devant ces messieurs...

— Bast ! qu'est-ce que cela fait ?

— Cela fait beaucoup, ma bonne amie, dit le père ; je comprends très bien la réserve de Marie, et j'approuve infiniment sa délicatesse.

— Vous approuvez !...

— Sans doute ; et pour ménager à la fois son sentiment et la susceptibilité de ces messieurs, voici ce que je propose. Aussitôt que nous aurons bu le café, nous irons prendre l'air un instant pour fumer un cigare ; quand je dis pour fumer un cigare, je devrais dire : « Pour que ces messieurs fument un cigare ; » car pour moi, Dieu merci, je ne fume jamais ; le tabac en poudre est le seul dont je fasse usage, parce que c'est le seul dont l'usage me paraisse raisonnable. Il éclaircit les idées, sollicite les muqueuses, dissipe les humeurs noires et développe l'imagination. Je ne serais pas éloigné de croire que l'air grave et triste qu'ont nos jeunes gens d'aujourd'hui provient de l'abus du tabac à brûler et de l'abstinence dans laquelle ils vivent du tabac à priser. Quoi qu'il en soit, je tiendrai compagnie à ces messieurs pendant qu'ils fumeront un cigare, et Marie profitera de notre absence pour faire son choix, qu'elle fera connaître en plaçant un de ces boutons de rose sur la gorge du cadre. N'allez pas au moins exercer sur elle votre influence maternelle, ma bonne amie, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme.

— Je vous promets de ne plus lui dire un mot sur ce sujet.

— A la bonne heure ! Nous faisons une guerre loyale ; il ne faut point de surprises.

Le café fut servi, dégusté, suivi d'un bon verre de vieux cognac, et les trois hommes sortirent, dirigeant leurs pas du côté de l'Observatoire. La rue était sombre et déserte. De loin seulement et du côté de Paris, on entendait le bruit d'une voiture qui s'approchait rapidement. Tout à coup la voiture s'arrêta. M. Villeneuve avait retourné la tête.

— Tiens, dit-il, il me semble que cette voiture s'est arrêtée devant notre porte. Qui donc peut venir à cette heure nous faire visite ?

— Bast ! vous n'êtes pas le seul locataire de la maison, observa Valdroche.

— C'est vrai, fit l'employé.

Et reprenant son pas lent et magistral vers l'Observatoire :

— Je vous disais donc, messieurs, que l'usage du tabac en poudre...

La voix de M. Villeneuve se perdit bientôt dans le lointain.

VI.

Aussitôt que son père et les deux artistes avaient eu franchi le seuil de la maison, Marie avait bondi comme une chèvre délivrée de ses liens, et avait couru à la console où s'étalait son image sous deux aspects différents. Fidèle à sa promesse, sa mère la regardait faire, mais ne prononçait pas un seul mot.

— Lequel des deux est le plus beau ? se demanda tout haut la jeune fille. C'est qu'ils sont beaux tous les deux. Je n'entends rien à toutes ces distinctions de réalisme et d'idéal. Je donnerais bien la palme à M. Matthieu qui est un si bon garçon, mais je ne voudrais pas faire de peine à M. Valdroche.

Puis se tournant vivement vers sa mère :

— Maman, poursuivit-elle, je suis bien embarrassée ; qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Mon enfant, j'ai promis à votre père de ne pas influencer votre choix ; une honnête femme n'a que sa parole, si j'étais à votre place, je sais bien ce que je ferais ; j'aimerais

mieux Matthieu qui est sage, rangé, bon travailleur, que cet étourdi de Valdroche qui a bien mauvaise réputation, et qui ne sera jamais qu'un mauvais peintre.

— Ce n'est pas ce que dit mon père, fit la jeune fille en effeuillant sur le parquet le bouton de rose qu'elle avait pris pour désigner son choix.

— Bon, est-ce que ce Valdroche vous ferait rêver, mademoiselle ?

— Non, maman ; mais entre nous je crois qu'il n'est pas si méchant qu'il en a l'air.

— Ainsi vous vous sentiriez du penchant pour lui ?

— Non, maman ; mais je crois... que je n'aime pas mieux la peinture de M. Matthieu que la sienne.

— Il s'agit bien vraiment de peinture !

— Mais, il ne s'agit que de cela, maman, je vous assure.

— Je vous assure, moi, qu'il s'agit d'autre chose. Vous êtes libre encore, mais dès que vous aurez fait un choix, ce sera fini, et il n'y aura plus à y revenir. Prenez donc bien garde à ce que vous allez faire.

— Une voiture qui vient de s'arrêter ! s'écria la jeune fille, si c'était une visite pour nous !

— Une visite, à cette heure-ci ?

— Qui sait ? N'est-ce pas toujours le soir que vient M. Alfred ? Il y a longtemps qu'il n'est venu ; c'est peut-être lui... Oui, c'est lui, je reconnais son pas dans l'antichambre. Quel bonheur !

Et avant que madame Villeneuve eût pu dire un seul mot, la jeune fille avait bondi vers la porte qu'elle entr'ouvrait déjà quand un beau jeune homme, habillé avec une extrême recherche, parut sur le seuil.

— Eh ! bonsoir, ma charmante Marie, que vous êtes jolie sous cette blanche mousseline, dit-il. Bonsoir, ma bonne madame Villeneuve ; ne vous dérangez pas de votre siège. Et monsieur Villeneuve comment va-t-il ?

— Mais bien, fort bien, mon cher monsieur Alfred, répondit la bonne dame ; il est sorti un moment, mais il va rentrer et sera bien content de vous voir, car il y a si longtemps !...

— Eh ! mon Dieu oui, j'ai fait un petit voyage depuis que je ne suis venu, et puis la chasse... Mais il paraît que vous étiez en fête, et peut-être est-il indiscret à moi...

— Vous, indiscret ! monsieur Alfred ; vous savez bien que cela n'est pas possible. C'est M. Villeneuve qui avait invité deux artistes à dîner.

— Ah ! ce bon M. Villeneuve donne donc toujours dans les artistes !

— Ceux-ci avaient fait tous deux le portrait de Marie, gratis, bien entendu, et il s'agissait aujourd'hui de leur en témoigner notre reconnaissance.

— Oh ! il s'agissait d'autre chose encore, s'écria la jeune fille. Mais, voyons, poursuivit-elle, en prenant familièrement le bras du jeune homme, venez ici, regardez ces deux tableaux et dites-moi lequel des deux vous semble le plus beau.

— J'aime mieux celui que je tiens par le menton, dit Alfred en passant le pouce et l'index sous le menton de la jeune fille.

— Oh ! ça, c'est une vieille histoire et je la sais par cœur. Voyons, soyez raisonnable, si c'est possible, et dites-moi votre avis sur le mérite de ces deux peintures.

— Mon avis, et motivé encore ! Vous m'en demandez beaucoup.

— Bah ! si vous ne donnez rien.

— Vous vous trompez, ma belle demoiselle, je donne quelquefois, et la preuve, la voici.

Le jeune homme en parlant ainsi mit une boîte dans les mains de la jeune fille. Marie pressa le ressort, et un bracelet délicieux apparut à ses yeux éblouis.

— Oh ! vois donc, maman, comme c'est beau !

— Vous êtes fou, Alfred, de lui faire des cadeaux pareils.

— Allons donc, ne faut-il pas que je dépense mes revenus, et comment en viendrais-je à bout si mes amis ne venaient à mon aide ? Ah ! ce n'est pas l'embarras, de l'autre côté de l'eau ces amis-là ne me manquent pas, mais j'aime à choisir et vous ne m'en voudrez pas pour cela.

— Vous êtes toujours bon et aimable. Marie mettez vite ce bracelet dans votre armoire ;

M. Villeneuve trouverait encore à redire s'il savait que vous avez accepté un bijou d'une si grande valeur.

— Elle est vraiment adorable, cette petite Marie, dit Alfred pendant que la jeune fille était allée dans sa chambre.

— Et aussi simple, aussi bonne qu'elle est jolie, ajouta la mère.

— Est-ce que vous ne songez pas à la marier ?

— Peut-être ; mais chut, la voilà.

— Avec tout cela, Monsieur, dit la jeune fille en se suspendant de nouveau au bras du jeune homme, vous ne m'avez pas dit lequel de ces deux portraits vous semble le plus beau.

— Mais..., dans deux styles bien différents, ils me semblent beaux tous les deux et surtout très ressemblants. Ici, c'est Marie en gâté, vive, alerte, éveillée ; là, c'est Marie rêveuse et mélancolique, Marie regrettant sa première patrie.

— Quelle première patrie ?

— Le ciel.

— Vil flatteur que vous êtes ! Ce n'est pas cela que je vous demande ; je vous demande lequel des deux vous choisiriez.

— Est-ce que vous voulez m'en donner un ?

— Vous me taquez ! prenez garde à vous, je saurai bien me venger.

— Et comment cela ?

— Je ne porterai pas votre bracelet.

— Je croirai alors qu'il ne vous plaît pas, et vous m'obligerez à vous en donner un autre.

— Oui, revenez-y !

— Vous me défiez ?

— Je m'en garderai bien, vous me prendriez au mot.

— Vous le voyez donc bien, vous n'avez rien à gagner en employant la menace avec moi.

— Avouez pourtant que vous mériteriez bien d'être battu.

— Battez-moi.

— Bon, cela vous ferait trop de plaisir, et je ne frapperais pas assez fort à mon gré.

— Madame Villeneuve, vous avez là une bien méchante fille.

— N'est-ce pas, monsieur de Chaleilles.

— Bon, bon, vous appelez maman à votre secours ! c'est que vous avez peur.

— On aurait peur à moins, vous êtes un enfant terrible.

— Moi, un enfant, je ne suis plus un enfant, sachez-le bien.

— Et qu'êtes-vous donc ?

— Je suis une jeune fille ; j'ai dix-huit ans passés, Monsieur.

— Dans quinze ans, ma toute belle, vous ne direz pas votre âge avec autant de sincérité et d'aisance.

— Pas plus que vous ne dites aujourd'hui votre opinion en peinture.

— Vous tenez donc bien à avoir mon avis sur ces deux cadres.

— Plus que vous ne pouvez le supposer.

— Marie, ne fatiguez donc pas ainsi M. Alfred, dit la mère qui craignait un peu que le jugement du jeune homme n'exerçât quelque influence sur la détermination de la jeune fille.

— Il ne tient qu'à lui de ne pas être fatigué, reprit Marie, il n'a qu'à se décider tout de suite pour l'un ou pour l'autre.

— Eh ! bien, c'est l'autre que je trouve le meilleur.

— L'autre ! quel autre ?

— Celui qui est en rivalité avec l'un.

— Voilà qui est clair comme une discussion sur l'art.

— Ah ! il paraît que l'on discute toujours des questions d'art ici ?

— Que voulez-vous, c'est le quartier qui veut cela.

— Je me souviens que la dernière fois que je suis venu, il y avait là, dans ce fauteuil, un sculpteur qui parlait de tailler une figure colossale de Napoléon dans les rochers du Grand-Saint-Bernard. A-t-il mis son projet à exécution ?

— Oui, dans sa tête, mais il paraît que le modèle n'en peut pas sortir.

— Pauvre Jupiter, il doit bien souffrir.

— Dites plutôt : pauvre Napoléon ! car le grand homme doit se trouver bien à l'étroit.

— Marie, vous avez trop d'esprit ; si vous continuez je m'en vais.

— Allons, je ne veux pas vous faire de

chagrin, et je vais tâcher de me faire aussi bête que vous.

— N'entreprenez rien au-dessus de vos forces, mon enfant ; vous auriez l'humiliation de succomber.

— Si au moins j'avais la canne de mon père ! elle est grosse, vous la sentiriez.

— Eh ! bien, j'attendrai son retour. Êtes-vous contente ?

— Je le serai si vous voulez me dire enfin auquel de ces deux tableaux je dois donner la préférence.

— Ah ! il s'agit donc d'un choix à faire pour vous, et c'est moi qui dois vous éclairer dans cet arbitrage ? Que ne le disiez-vous tout de suite ? Je sais maintenant ce que je dois faire : si je veux que vous choisissiez celui-là, je vous dirai que je préfère celui-ci ; si au contraire c'est à celui-ci que je crois la palme due, c'est celui-là que je recommanderai à votre bienveillance. Eh ! bien, je vais vous attraper, ma belle demoiselle ; moi, pour mon goût, j'aimerais à multiplier votre image, et chacun d'eux, ayant le droit d'être préféré à l'autre suivant les moments et les points de vue, je les prendrais tous les deux.

— A la bonne heure, voilà qui est bien parlé, et vous me décidez tout à fait.

— Ce disant, la jeune fille choisit dans les boutons deux des plus jolis boutons de rose et les plaça sur le bord des deux cadres.

— Et moi ? dit Alfred.

— Vous, vous n'êtes pas mon portrait.

— Regardez bien dans mes yeux.

— Tiens ! c'est vrai, deux images, et très ressemblantes encore. Vous avez mérité deux boutons, les voilà tous les deux sur la même tige.

— Et jetant la fleur au visage du jeune homme, elle alla se réfugier, l'espiègle, au fond d'un fauteuil derrière sa mère. Celle-ci allait sans doute gronder sa fille, lorsque du bruit se fit entendre dans le vestibule. C'était M. Ville-neuve et ses deux convives qui rentraient.

— Tiens ! M. de Chaleilles, s'écria l'employé en apercevant le jeune homme.

— Et les questions de pleuvoir aussitôt : Pourquoi avez-vous été si longtemps sans venir nous voir ? Que vous est-il donc arrivé ? Est-ce

ainsi qu'on néglige ses amis?... La kyrielle se termina par la présentation des deux artistes. M. Villeneuve savait son monde, et il était scrupuleux observateur de ses lois, surtout vis-à-vis d'un homme comme M. de Chailleilles qui appartenait à la plus haute société de Paris. Il se gênait moins avec les artistes et se pliait même assez volontiers à leur sans-façon.

Les deux jeunes gens, en entrant et apercevant l'étranger, se tinrent un peu à l'écart, mais leurs regards avaient déjà cherché la solution du problème de leur mérite relatif, et, à leur grand désappointement, ils ne l'avaient pas trouvé. En donnant la palme à la fois aux deux œuvres, Marie témoignait assez qu'elle n'établissait pas de différence entre les rivaux. Matthieu, dans sa modestie habituelle, se trouva trop heureux de n'être pas complètement repoussé, mais la vanité de Valdroche se cabra.

— C'est une coquette qui se moque de nous, pensa-t-il.

La conversation devint bientôt générale, et naturellement elle perdit de l'intérêt qu'elle avait eu jusqu'alors pour chacun des personnages en particulier. M. Villeneuve, qui était le meilleur homme du monde, crut devoir profiter de cette occasion pour être utile à Valdroche, et de son côté madame Villeneuve recommandait vivement le talent de Matthieu. M. de Chailleilles était riche, il avait dans le faubourg Saint-Honoré un grand et brillant hôtel, il possédait dans le Poitou un vaste château; quelques peintures commandées par

lui auraient pu fixer la réputation des deux jeunes gens et les introduire dans un monde où l'art trouve encore le plus clair de ses profits et de sa gloire. Mais soit que le jeune homme n'eût qu'un goût médiocre pour la peinture, soit que les échantillons du talent des deux peintres qu'il avait sous les yeux ne lui plussent que médiocrement, soit enfin qu'il n'eût point de places à donner chez lui à de nouvelles peintures, il ne leur demanda pas même un croquis. Il suffit toutefois que monsieur et madame Villeneuve témoignassent de l'intérêt aux deux artistes, pour que M. de Chailleilles se montrât envers eux aimable et presque bienveillant, mais Valdroche, que son insuccès irritait beaucoup, ne répondit que du bout des lèvres aux avances du jeune homme, et Matthieu, qui était rentré dans la période de ses mélancolies, se tint constamment éloigné du centre de la conversation. Madame Villeneuve, Marie et M. de Chailleilles en faisaient presque tous les frais. Marie, un moment refoulée dans sa réserve par le retour des deux artistes, avait bien vite repris son enjouement et sa gaieté aux saillies de son vieux camarade. C'est ainsi qu'elle désignait souvent M. de Chailleilles, et celui-ci à son tour faisait assaut de malice et d'esprit avec sa vieille amie; — une vieille amie qui n'avait pas dix-huit ans.

A. DE BERNARD.

(REVUE CONTEMPORAINE.)

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

Honneur au colonel Ragani! Un triomphe n'attend pas l'autre. A peine le *Trovatore* a-t-il eu le temps de charmer la vingtième partie des dilettantes qui se disputent les places au bureau de location, que les *Arabes* de Pacini viennent lui disputer la vogue. Mille bombes! sachez-vous, colonel, que vous n'y allez pas de main morte? Deux victoires dans une seule campagne, et nous ne sommes pas encore à la fin de la saison!

Tandis que le Théâtre-Italien évoquait, au grand contentement de ses habitués, les mânes de Pacini, le Théâtre-Lyrique a eu l'heureuse idée de ressusciter le *Robin des bois* de Weber. La brillante exécution de cet opéra et la splendeur de la mise en scène populariseront au boulevard du Temple la musique du premier maître de son temps, moissonné trop tôt pour sa gloire et pour nos plaisirs. Certains amateurs regrettent que M. Perrin n'ait pas cru devoir

représenter le *Robin des bois*, ou pour parler plus exactement le *Freischütz*, dans toute sa pureté primitive. Il eût bien fait, sans doute, au point de vue de l'art, mais au point de vue de son intérêt, c'est autre chose. Le dilettantisme parisien et surtout celui des boulevards a besoin que l'on mette de pareils maîtres à sa portée, et c'est tout juste si son intelligence musicale atteint à la hauteur du *Freischütz* Castil-Blazé. D'ailleurs, M. Perrin avait pour lui l'autorité des précédents. C'est avec le *Robin des bois* de Castil-Blazé que l'Odéon fit, il y a trente ans, plus de cinq cent mille francs de recettes.

A l'heure qu'il est, l'Odéon est devenu moins grand seigneur. Il ne joue plus l'Opéra, mais en revanche il se livre avec ardeur à la comédie; témoin *Donnez aux pauvres* et la *Femme d'un grand homme*, deux comédies qu'il vient de servir coup sur coup à ses habitués sans presque leur laisser le temps de digérer la première. Il est vrai que le mets était assez léger; c'était un de ces hors-d'œuvres qui aiguillonnent l'appétit au lieu de le satisfaire, en sorte que la *Femme d'un grand homme* est venue tout à point pour former le plat de résistance. La susdite femme est une de ces intelligences ambitieuses, un de ces *bas-bleus* politiques enchaînés par leur sexe hors de la sphère pour laquelle ils se sentaient créés: c'est un homme d'État en jupon. Or le rôle que la nature lui interdit, elle le fait jouer à son mari. Elle fait de lui un député, un orateur, un tribun, elle en ferait à coup sûr un ministre, si par malheur un *petit bout d'oreille échappé par mégarde*..... Tant y a que notre pseudo-grand homme s'embrouille dans le cours d'une improvisation que lui a serinée sa femme. Chuchotements, rires dans l'assemblée, confusion de l'orateur, bref

Le masque tombe, l'homme reste, et le tribun s'évanouit.

Cette comédie, pleine d'esprit et d'observation, a valu à MM. Durantin et Deslandes un succès du meilleur aloi.

Autre succès au Gymnase, où la *Ceinture dorée* de M. Émile Augier a été accueillie avec la même faveur que *Philiberte*, son aînée, *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*, dit le proverbe. C'est justement le cas d'un certain financier enrichi par des tripotages de bourse et qui voit un honorable gentilhomme refuser la main de sa fille dans la crainte de salir la sienne en touchant à cet or mal acquis. Heureusement que la fortune changeante renverse d'un tour de roue cette opulence élevée avec la même rapidité, ce qui permet à l'amoureux de devenir le gendre du ci-devant crésus sans compromettre ses armoiries. Madame Rose-Chéri, Dupuis, Berton, Geoffroi, Lesueur ont fait assaut de verve et de talent, et partagé avec l'auteur l'honneur de ce brillant triomphe.

Le Palais-Royal vient de rééditer une fois de plus, sous un titre quelconque, les trois ou quatre meilleures scènes de la *Famille improvisée*, cette amusante caricature qui fit courir, il y a vingt-cinq ans, Paris entier à la rue de Chartres. Henri Monnier, le créateur de cette intéressante famille n'a pas vieilli le moins du monde et porte gaillardement les dix ou douze lustres qui se sont accumulés sur sa tête.

Les Variétés touchent enfin au bout de cette longue procession de vénérables ours réunis par les soins de M. Carpié: *Ange et Démon* est un des derniers survivants de cette interminable ménagerie.

Un mot encore: M. Eugène de Mirecourt vient d'ajouter à la galerie de ses *Contemporains* plus ou moins illustres le curieux portrait du père de *Lucrece* et de *Charlotte Corday*, en un mot, du divin Ponsard. Un petit chef-d'œuvre de plus.

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.